



Les mythes de la création de l'homme et de la femme du XVI^e au XVIII^e s

Nicole Lemaitre

► To cite this version:

Nicole Lemaitre. Les mythes de la création de l'homme et de la femme du XVI^e au XVIII^e s. Doctorat. France. 2015. hal-03893741

HAL Id: hal-03893741

<https://paris1.hal.science/hal-03893741>

Submitted on 11 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES MYTHES DE LA CRÉATION DE L'HOMME ET DE LA FEMME DU XVI^e au XVIII^e s.

La Création, telle que la Bible la transmettait, a longtemps passionné. Non seulement elle fait partie des lectures ordinaires de la liturgie, mais elle a constitué le sous-bassement indiscutable d'où venait toute science. Mais l'origine du monde et l'origine de l'homme ont fait l'objet de spéculations dans le cadre de la pensée chrétienne de langue grecque dès les origines ; la fin du Moyen Âge voit un retour en force de ces spéculations, qui ne vont s'arrêter qu'à l'établissement de la science moderne, et encore. Or les techniques nouvelles de lecture et de critique des textes à la Renaissance remettent en cause des interprétations séculaires de la Vulgate, les interprétations scolastiques doivent en effet céder face à la restitution des textes dans la langue grecque puis hébraïque d'origine. Toutefois, ce n'est pas le début de la Genèse qui est le plus atteint par cette remise en cause. Les exégèses scolastiques seules ont pu en pâtir, encore que saint Thomas ait bien résisté. La critique déstabilisante pour les tenants de la Bible est venue plus tard. Plus grave fut sans doute la découverte du Nouveau monde, qui montrait l'existence de peuples inconnus du Livre saint, mais la querelle s'apaisa bien vite car la vérité chrétienne est expérience avant d'être révélation. Plus décisive pour notre interprétation moderne du texte biblique fut la découverte des fossiles et la remise en cause de la chronologie biblique de l'histoire du monde ; celle-ci bouleversait la structure du temps telle qu'elle était pensée depuis plus de 2000 ans autour de la Méditerranée.

I Les quêtes de l'Humanisme

Le choc de la critique biblique et de l'expérience des découvertes affecte les interprétations scolastiques du cosmos, mais à vrai dire, celles-ci étaient l'objet de critiques depuis bien longtemps. Concernant le premier couple, deux groupes d'interprétations se partageaient les significations depuis l'Antiquité. Celle qui suivait saint Augustin estimait que la Création avait été faite d'un coup et de manière achevée ; celle de saint Thomas proposait plutôt de la concevoir dans l'état de germe appelé à se développer grâce au concours de toutes les créatures. Mais dans l'ensemble, l'entente est grande sur d'une part l'existence d'un seul couple, placé par Dieu dans un état privilégié par rapport à la Création et d'autre part la création de l'âme du premier homme par Dieu, une âme immortelle, en opposition le plus souvent à un corps façonné de la poussière.

1. 1. *La restitution biblique*

L'immortalité de l'âme n'impliquait pas dans le texte saint qu'elle habite un corps parfait, mais c'est ainsi que le pensaient les artistes de la Renaissance. Les humanistes de la Renaissance donnaient simplement une importance nouvelle aux récits eux-mêmes de la Bible par rapport à leurs commentaires. Mais ils n'avaient aucune datation relative à proposer pour chaque texte.

On considère aujourd'hui que l'histoire des origines est relativement récente dans la Bible, peut-être des VI^e ou VII^e s., quand Israël, aux prises avec la question de son origine, réfléchit globalement à l'action salutaire de Dieu dans le temps. L'homme est pour Israël placé dans le monde comme signe de la souveraineté de Dieu dont il est l'image. Pour le récit Yahviste en particulier (Gn2, 4b-25), la vie n'est pas partie intégrante du corps de l'homme, elle ne vient que du souffle de Dieu. La femme est la dernière et la plus mystérieuse des bonnes œuvres dont Dieu a voulu combler l'homme en lui donnant une « aide semblable à lui ». C'est très réducteur par rapport à la richesse du texte hébreu.

Mais le texte n'est rien sans les interprétations successives qu'en ont fait les exégètes. Saint Augustin domine plus que jamais le Moyen Âge et la Renaissance par son *De genesi ad*

litteram. Pour lui, Dieu a tout créé en même temps et ne cesse d'opérer jusqu'aujourd'hui : il a créé à la fois ce qui est, ce qui est en puissance et ce qui sera. La création de la femme est largement occultée par Augustin. Elle n'est qu'une « terre féconde », créée comme une aide pour l'homme en vue de la propagation de l'espèce et l'homme domine sur elle à cause du péché originel. C'est tout. Par contre il s'intéresse de près au souffle de Dieu qui produit l'âme humaine et à la nature de celle-ci : elle ne vient pas des éléments mais de Dieu sans être une parcelle de lui-même, elle est incorporelle, immortelle et raisonnable et l'emporte sur le corps. Une telle perception domine une partie du monde humaniste car elle correspondait assez bien au néo-platonisme conquérant du moment.

1. 2. La restitution patristique

Lorsque les humanistes réinterprètent la Bible, ils ne le font pas sans retour sur les traditions anciennes, dans la langue la plus originelle des savants, le grec d'abord. La lecture d'Origène redevient un classique à Florence, sous l'impulsion de Pic de la Mirandole par exemple. Il faut donc associer cette lecture nouvelle des Pères de l'Église à la démarche même de l'humanisme florentin puis européen. En particulier, Érasme, grand lecteur d'Origène depuis 1501, ne peut pas ne pas avoir connu les *Homélies sur la Genèse* de celui-ci puisqu'il a publié les œuvres d'Origène chez Froben en 1536. Déjà dans l'*Enchiridion*, Érasme affirmait que, comme l'homme, l'Écriture sainte a un corps, une âme, un esprit : bref nous passons de l'anthropologie platonicienne qui oppose corps et âme à un composé plus subtil, fait de chair, âme, esprit. L'assimilation de la chair mortelle et de la lettre qui tue permet à Érasme toutes les audaces critiques. Or la réflexion d'Origène sur « l'image de Dieu » véhicule une anthropologie de la domination humaine sur la Création qui allait de soi à l'âge humaniste :

... Certes, cet homme qui, d'après l'Écriture a été "fait à l'image de Dieu", nous ne l'entendons pas corporel. Le modelé du corps en effet ne contient pas l'image de Dieu, et il n'est pas dit que l'homme corporel a été "fait" mais qu'il a été "façonné" comme porte l'Écriture dans la suite. Elle dit en effet : "et Dieu façonna l'homme" c'est à dire le modela, "du limon de la terre".

Celui qui a été fait à l'image de Dieu c'est notre homme intérieur, invisible, incorporel, incorruptible et immortel. Car c'est à ces qualités là que l'on reconnaît plus justement l'image de Dieu. S'imaginer que c'est l'être corporel qui a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, c'est laisser supposer que Dieu lui-même est corporel et possède une forme humaine : une telle idée de Dieu est de toute évidence une impiété.

Il faut y ajouter une réflexion d'Origène sur la différence sexuelle, bien « moderne » déjà et développée à la Renaissance par Symphorien Champier : « « Il les fit mâle et femelle et Dieu les bénit en disant : croissez et multipliez, remplissez la terre et soyez y maîtres.

Explication littérale : Dieu anticipe la bénédiction puisqu'il n'a pas encore créé la femme.

Explication allégorique : « notre homme intérieur est constitué d'esprit et d'âme. Disons que l'esprit est le mâle, pour l'âme, on peut la déclarer la femelle. S'ils s'entendent et s'accordent entre eux, par leur union, ils croissent et multiplient ; ils engendrent comme fils les bons mouvements, les pensées et les réflexions utiles, au moyen desquels ils remplissent la terre et y sont les maîtres, c'est à dire qu'ayant maîtrisé les inclinations de la chair, ils la tournent à de meilleurs desseins et en sont les maîtres en ne tolérant aucune insurrection de la chair contre la volonté de l'esprit. »

Il faudrait ajouter à cette modernité relative, l'opinion de Basile de Césarée *sur l'origine de l'homme* : « La femme possède comme le mari, le privilège d'avoir été créée à l'image de Dieu. Également honorables sont leurs deux natures, égales leurs vertus, égale leur récompense et semblable leur condamnation. Que la femme ne dise pas : je suis faible. La faiblesse est le fait de la chair, dans l'âme réside la force. Puisque assurément l'image de Dieu comporte le même honneur, qu'également honorables soient chez tous deux la vertu et la manifestation des bonnes œuvres ; Il n'y a aucun recours pour qui veut invoquer l'excuse de la faiblesse du corps. Pourquoi d'ailleurs celui-ci serait-il plus délicat ? mais par compassion, il est endurant dans les privations et résistant dans les veilles. La nature de l'homme est-elle

jamais capable de rivaliser avec celle de la femme, qui passe sa vie dans les privations ? ...La femme vertueuse possède ce qui est à l'image. Ne prête pas attention à l'homme extérieur, c'est la surface de ce qui a été modelé. L'âme siège à l'intérieur sous le voile, sous le corps délicat ; âme certes et l'âme a un honneur égal ; dans les voiles, se trouve la différence. »

La Bible et les pères donnent donc aux humanistes la possibilité d'argumenter de façon assez solide sur l'homme et la femme, sur le couple primordial appelé à dominer le monde.

Seule difficulté, affrontée par Pic et par Érasme, Origène était considéré comme hérétique par Rome et par la sourcilleuse faculté de théologie de Paris. Origène entre dans les « nouveautés pernicieuses » pour la foi. Pourtant, cette réflexion reste très élitiste, limitée à des milieux restreints. C'est vrai aussi dans d'autres domaines.

1. 3. *L'immobilisme médical*

Quand on pense à la connaissance de l'homme à la Renaissance, on pense immédiatement à Vésale, à Ambroise Paré et aux avancées supposées de la médecine. Or rien n'est plus faux. L'anatomie en effet ne sert pas encore à la médecine, à la différence de l'astrologie et de l'alchimie. La plupart des médecins de cet âge ont cependant eu la passion de la connaissance, comme Paracelse ou le parisien Jean Fernel (1497-1558), mais sans pour autant être aveuglés par la médecine antique. Fernel ne récuse pas les anciens même s'il veut aller plus loin et Aristote, qui est pour la plupart des humanistes un Aristote christianisé, dans lequel on introduit des éléments platonisants qui accentuent la séparation de la matière et de l'esprit et troublent la rationalité aristotélécienne. Il faut attendre la fin du XVII^e siècle pour que la médecine redevienne une science rationnelle.

Pourquoi cette stagnation rationnelle ? Parce que l'univers est perçu tel qu'il a été modelé par le créateur, sans changement : pour comprendre la machine, il faut comprendre les intentions du créateur. Si l'univers est une machine, cette machine est capable de fonctionner mais non de se transformer. Les êtres vivants sont tous créés en même temps et tous contemporains. Si l'on prend le matérialisme épicurien, c'est d'ailleurs la même chose : un agrégat d'atomes est incapable d'évoluer.

Bref, à la fin du XVI^e siècle, la position de l'homme dans la nature n'a pas vraiment changé par rapport à ce qu'elle était avant la Renaissance. L'homme reste à la fois le but et le produit final de la création et le sommet de toute l'échelle des créatures à cause de son âme. Le monde est fixé par Dieu dans un ordre immuable que le néoplatonisme vient encore verrouiller. Les progrès scientifiques, s'il y en a à la Renaissance, ce qui est de plus en plus discuté, ne sont pas dans le domaine des sciences de la vie, mais de la physique, de la cosmologie, encore que Copernic soit bien isolé, de la chimie et surtout des technologies, qu'elles soient mécaniques, minières ou anatomiques, sans transformation fondamentale ni de la façon de voir le monde, ni de le maîtriser. Pourtant, l'environnement de la connaissance bouge, à cause de l'élargissement du monde.

II. Face aux Découvertes

Dans les grandes découvertes, la terre perd son centre, Jérusalem, et devient immense mais très vite limitée. Trouver des hommes n'a pas surpris les premiers découvreurs, mais les trouver nus oui. Serait-ce une humanité d'avant le péché ? Dès Colomb, la découverte de l'Amérique pose donc la question de la nature de l'Indien : est-il vraiment comme un Européen ou est-il inférieur ? De la controverse de Valladolid au concile de Trente et aux Lumières, la polémique revient sans cesse, sans que des réponses définitives puissent être apportées. Comme le disait si bien Marmontel encore à la veille de la Révolution « L'ancien monde... était si étonné de la découverte du nouveau qu'il ne pouvait se persuader que celui-ci lui ressemblât ». Pourtant, contrairement aux apparences, c'est bien plutôt la

certitude de l'unité du monde, support d'un impérialisme chrétien indéniable qui domine au XVI^e siècle, bien plus que le désarroi du monde nouveau. Dans ce monde désormais limité, qui vient de perdre ses références bibliques spatiales, on est encore à la recherche d'alliances pour contrer l'Islam, ce qui explique la permanence de la tension de croisade (jusqu'en 1683) et la volonté d'évangéliser les peuples nouveaux.

1. 1. *La question de l'Indien*

Pour Colomb, la nature américaine est paradisiaque et il projette d'emblée sur elle toute la mythologie du jardin d'Eden. Mais l'homme qui l'habite est fort ambigu, le plus souvent, il est plus proche des bêtes par sa physionomie mais il est aussi, à l'évidence, un dangereux sauvage, adonné au cannibalisme. En même temps, il peut être le bon sauvage (non cannibale) proche de la nature, le rescapé du Déluge. En fait, comme personne ne met en doute l'universalité du Déluge, on les fait remonter à Noé ou aux dix tribus d'Israël qui ne sont jamais revenues de déportation en Mésopotamie. Lorsque Las Casas s'élève contre le *Requerimiento* (qui oblige les Indiens à reconnaître le Dieu des chrétiens ou à n'être pas protégés par le droit) cette dualité est toujours en place. Il faut attendre les premières observations ethnologiques en cours d'Oviedo pour qu'une vision moins contrastée émerge, et encore. Ce qui frappe, c'est la montée de la curiosité dans les descriptions. C'est ainsi que dans la chronique rimée qu'il compose vers 1534, Garcia de Resende parle de l'Europe, de la puissance espagnole, de la révolte de Luther et de la menace ottomane. Il parle aussi du brahmanisme, de l'anthropophagie des Brésiliens, des mœurs de Malabar, de la conversion du roi du Congo, du prêtre Jean et des Moluques. Colomb est loin, mais c'est bien l'idée d'un monde un qui domine. Unifié par le commerce et l'échange aussi bien que par l'idée de croisade.

Pourtant dans le droit des gens médiéval, les infidèles n'ont aucun droit, aucune personnalité juridique en général. Bien qu'il existe un courant plus favorable, issu du thomisme, il existe un droit naturel de tout homme, indépendant de l'état de grâce. Avant de s'emparer des biens des infidèles, on devrait se demander s'ils les possèdent légitimement, sinon ce serait violence. La défense des droits du converti ou du païen susceptible de se convertir appartiennent au droit médiéval. C'est suffisant pour que commence la lutte pour la dignité des Indiens. Ils sont d'abord sous le régime du *Requerimiento*, issu du droit canon le plus pur (*Hostiensis*) : les Indiens doivent accepter l'autorité du roi d'Espagne, s'ils refusent, ils sont considérés comme rebelles et réduits en esclavage, tout en n'étant pas obligés de se convertir. L'hypocrisie de la situation est très vite dénoncée par les contemporains, dont le célèbre Las Casas n'est que la pointe extrême. Pour les prédicateurs, il s'agit de sauver l'homme car c'est un homme à évangéliser.

1. 2. *Définition de l'homme à évangéliser*

Les Franciscains voient dans l'Amérique la proximité des derniers temps, mais le choc culturel ne favorise pas l'annonce de l'Evangile. Aussi est-ce d'abord vers les zones les plus civilisées qu'on veut porter l'Evangile. Les peuples indiens et noirs sont mis provisoirement de côté, bons esclaves : peut-on vraiment les évangéliser ? Par contre les Européens, les Arabes, les Turcs, les Persans, les Chinois et les Japonais sont censés appartenir à la race blanche. Les mahométans sont rétifs, donc des hommes comme François Xavier mettent leur espoirs dans la conversion des Chinois et des Japonais (rencontrés à travers le Japonais Anjiro, rencontré à Malacca en 1547).

Pourtant Pie II autorise l'évêque des Canaries, de Tolède et de Séville en 1462 à excommunier les chasseurs d'esclaves car ils entravent la christianisation. Le cardinal et dominicain Cajetan montre alors, en 1517, que selon saint Thomas, il existe trois catégories d'infidèles : ceux qui sont sujets des princes chrétiens en terre chrétienne, ceux qui occupent les terres jadis chrétiennes, ceux qui n'ont jamais eu de rapport avec les chrétiens. Ces

derniers sont légitimes propriétaires de leurs terres et on ne doit pas leur faire la guerre tant qu'ils ne persécutent pas les chrétiens. Les grands théologiens de Salamanque, Francisco de Vitoria, Domingo Soto ou Francisco Suarez le disent de plus en plus haut avant que Bartolomé de Las Casas ne le proclame. En Amérique où la population décroît de façon alarmante, point d'épices et moins d'or que prévu, point de civilisations admirables, encore que Cortès ait rendu hommage au raffinement des Aztèques. Le 2 août 1530, à la demande des Franciscains du Mexique, le Conseil des Indes interdit de faire des esclaves par guerre ou par achat aux indigènes. Pour ceux-là, l'Amérique, Nouveau monde, est aussi pour certains une Nouvelle Jérusalem, pure et ardente.

Pourtant, les Espagnols sont frustrés : ils rencontrent des idolâtres châtiés par Dieu dans les épidémies. Les Indiens resteront des sous-hommes dans les mentalités du Nouveau Monde, en dépit du droit. Mieux vallait sans doute aller vers la Chine et le Japon pour trouver des hommes utiles à la lutte européenne contre l'Islam.

1. 3. *Le postulat de l'unité adamique*

Cette histoire contrastée montre cependant une évidence. Malgré l'avidité des colonisateurs, malgré l'impérialisme européen, on ne fait pas n'importe quoi des hommes qu'on rencontre. Il est tout simplement impossible aux européens d'imaginer d'autres hommes en dehors de la descendance d'Adam. La couleur pousse au mépris des inférieurs, mais des critères tels que la civilité, la langue, la musique, le façonnage des objets et des outils, empêchent de les assimiler aux animaux. C'est pourquoi les premières descriptions réalistes des voyageurs ou des scientifiques sont si importantes. La découverte d'autres hommes n'est pas un bouleversement, seulement la preuve que Dieu a permis à des tribus perdues après l'épisode de Babel de faire souche ailleurs. Ils sont à évangéliser et à traiter en hommes dignes du salut dès lors qu'ils sont baptisés. On enseigne donc aux Indiens qu'ils viennent d'Adam.

III. Le choc des sciences de la vie

Jusque là, le noir ou l'indien ont été créés par Dieu ainsi, comme ils risquent de ne pas venir d'Adam, blanc bien sûr, ils ne sont jamais tout à fait des hommes, malgré ce que disent les théologiens de Salamanque. Pour imaginer les transformations de l'homme au cours de l'histoire, il faut imaginer une échelle des êtres qui vont du plus simple au plus compliqué. L'idée vient de Leibniz qui estime que la Création, bien qu'instantannée, ne se révèle que dans le temps et que tout être vivant a une unité indépendante des atomes qui la composent et qui évolue sous l'influence de ses besoins. Le transformisme, l'idée que la vie a une histoire, est né. Il n'est d'abord qu'une position philosophique cherchant à défendre la réalité de la Création, pour Maupertuis et Needham, qui sont chrétiens. Or ils récusent sans le vouloir l'idée de finalité qui guidait la pensée sur l'homme depuis Aristote. C'est au XIX^e siècle que cette vision du monde débouchera sur le matérialisme historique. Dans cette histoire, la bataille des fossiles est essentielle, avant que Linné et Buffon (qui ne s'entendaient pas d'ailleurs), puis Lamarck n'édifient les classifications qui matérialisent cette histoire.

1. 1. *La Genèse mise en cause*

Les fossiles ont intéressé les premiers naturalistes très tôt, dès les grecs, mais la question de leur origine semble ressurgir brutalement à la Renaissance. Léonard de Vinci par exemple (1452-1519) est l'un des premiers à comprendre leur vraie nature (ce ne sont pas des « jeux de la nature » produits par la foudre). Gesner (*Histoire des animaux*, 1551-1558) voulait les étudier de plus près mais la peste ne lui en a pas donné le temps. A la différence du premier

humaniste à avoir parlé des fossiles, Georg Agricola (1494-1555) dessine ses exemplaires et les publie. Ses illustrations ne servent pourtant, dans un premier temps, qu'aux chercheurs de magie naturelle (théorie des signatures de Della Porta, si bien accordée à la pensée néo-platonicienne) et aux collectionneurs des cabinets de curiosité.

Longtemps, les fossiles sont assimilés aux pierres ; l'analyse anatomique des fossiles ne commence qu'au XVII^e siècle, avec le Suédois Steno (1638-1686) et l'Anglais Robert Hooke (1635-1703). Mais il faut attendre Cuvier (1769-1832) au Jardin du roi puis au Muséum pour que leur classement chronologique soit possible. Il démontre qu'il y a des espèces disparues au cours de plusieurs « révolutions » suivies de plusieurs créations. Le déluge unique est remis en cause malgré les travaux du genevois Jean-André De Luc (1727-1817) pour défendre la Bible. Si le mammoth est différent de l'éléphant actuel, il n'y a pas de raison d'y voir seulement un effet du climat. L'histoire longue de la terre émerge donc de ces travaux de classification.

Or dans la Bible, Dieu a créé le monde il y a environ 6000 ans. Et les formes biologiques n'ont pas changé depuis, elles donnent d'ailleurs des preuves de l'existence de Dieu. Buffon arrive à 74000 ans, chiffre inaudible, qui le conduit à une rétractation forcée devant la Sorbonne (1751). Pourtant la machine critique est en route, fondée sur des observations de plus en plus nombreuses.

1. 2. Pourquoi les fossiles sont-ils si agressifs ?

En Espagne, les « géants américains » (les grands fossiles vertébrés, dinosaures rapportés dès la fin du XVI^e siècle), par exemple par le médecin de Philippe II, Francisco Hernandez, 1517-1587, provoquent beaucoup de curiosité et une polémique durable sur les géants patagons. Ils étaient arrivés là lors des désordres provoqués par la construction de la tour de Babel, estimait-on. Dès le début du XVII^e siècle, on estimait que le Déluge avait fait disparaître définitivement des êtres vivants. On trouve dès lors des squelettes humains témoins du Déluge en Allemagne (Johann Jacob Scheuchzer (1672-1733)). A partir du milieu du XVIII^e siècle, pourtant, cet habillage diluvien se fissure de plus en plus : utiliser la Bible pour expliquer la présence de coquillages sur les hautes montagnes est de plus en plus critiqué par les catholiques (le Jésuite Louis-Bertrand Castel) aussi bien que par les déistes (Voltaire). Croyant à une histoire de la vie, Buffon en cherche les traces paleontologiques, qui montrent des espèces perdues, un autre climat. Par leurs caractères anatomiques, on peut placer les fossiles sur une échelle du temps (datation relative, rappelons que la datation absolue n'est utilisée que depuis la seconde moitié du XX^e siècle). Longtemps pourtant les fossiles semblent défendre la Bible. Contre Buffon qui n'y croyait pas, l'Allemand Johann-Friedrich Blumenbach (1752-1840), suivi par beaucoup de ses contemporains, estime que la « pétrification » des fossiles provient du Déluge. Le catastrophisme permettait aux naturalistes d'expliquer la disparition des espèces. Les savants sont donc très divisés sur l'interprétation des fossiles jusqu'au début du XIX^e siècle.

Dès 1795, Cuvier estime que la Création n'a pas été parfaite d'emblée et il se rend compte que bien des espèces actuelles ne se retrouvent pas dans les fossiles « tant de dépouilles d'animaux inconnus ont appartenu à des êtres d'un monde antérieur au nôtre, à des peuples détruits par quelque révolution du globe ». Cuvier adhérerait au créationisme mais parlait plutôt de créations successives après les catastrophes, avec des espèces nouvelles repeuplant les espaces vides. Ses disciples, Elie de Beaumont et Alcide d'Orbigny, vont identifier des périodes différentes (28), dans lesquelles Dieu est revenu pour créer ex nihilo des espèces nouvelles. L'évolutionisme n'apparaîtra que dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les catholiques ou protestants qui luttent contre l'invasion de Darwin, comme le chanoine Edmond Lambert (1826-1886) ou le pasteur Benjamin Pouzzy sont peu à peu balayés, surtout après 1880. Ils ont tenté de concilier les fossiles, en particulier des dinosaures, avec la descendance d'Adam, mais les observations les trahissent désormais.

Au XVIII^e siècle, le Dieu des chrétiens devint donc dans un premier temps un Dieu mécanicien qui agissait par des lois générales sur lesquelles il ne revenait pas (cause première). Il faut donc admirer Dieu dans la nature, la foi reste unie à la science, mais le primat de l'homme n'est plus aussi évident et le mythe se dégrade peu à peu.

1. 3. *La réflexion sur l'homme transformée*

Depuis le XVIII^e siècle, on sépare désormais Dieu de l'observation ; l'esprit de système et d'hypothèse change profondément l'approche de la création de l'homme et insinue désormais le doute : serait-il un animal parmi d'autres dans la nature infinie ? La vieille pensée aristotelo-chrétienne perd ainsi peu à peu sa domination sans partage. Pour la majorité des savants, dans l'homme, une âme spirituelle, un esprit travaille une matière passive. Mais les sciences balbutiantes de la vie se heurtent à la définition de la vie, dont nous ne sommes pas sortis. Quoi qu'il en soit, le couple primordial n'est plus le paradigme essentiel de l'origine de l'homme.

La science et la Bible commencent à diverger à la fin du XVII^e siècle. Le savant n'est pas encore le scientifique positiviste, mais d'autres rationalismes sont désormais à l'œuvre pour expliquer l'origine de l'homme. Le hasard et la nécessité entrent déjà dans les explications les plus éloignées de la Bible, comme celles de Diderot et d'Holbach, qui restent pourtant fidèles à un univers-machine qui peut encore postuler un premier moteur.

Le détachement de la littéralité biblique s'est fait lentement, et surtout il s'est imposé au nom du primat de l'expérience qui « désenchante » peu à peu la nature. Pourtant les philosophes modernes, Paul Ricoeur en particulier, voire des théologiens actuels comme le réformé Pierre Gisel, estiment l'importance de maintenir un sens de l'unité de la famille humaine et séparent désormais le sens de l'origine de la question scientifique du début de toute chose. Paul Ricoeur en particulier fait du mythe adamique un mythe de l'écart possible, de la liberté de l'homme donc et de l'origine du mal, qui permet au passage d'innocenter Dieu et de construire la promesse d'une fin du monde autre, liée à la confiance de la créature et à la puissance du pardon, une eschatologie.

Pierre Gisel insiste sur la Création comme séparation, préalable nécessaire de la liberté humaine. Il positionne le premier couple de façon très différente désormais. L'homme naît dans le monde des autres et reçoit la création pour la gérer et non la transformer dans son être. Ce n'est pas désenchantement absolu et refus du mystère mais construction de la vérité contre les niaiseries. La rationalité reste la base de l'expérience chrétienne depuis le passage du christianisme dans la culture grecque. Le christianisme, en affrontant la déchirure des sciences de la vie pour retrouver le sens biblique, échappe donc au fondamentalisme scripturaire.

La réconciliation de la science et de la foi est donc possible quand la Bible abandonne ses prétentions scientifiques pour devenir une prédication du sens qui marginalise désormais le littéralisme scripturaire auquel n'ont échappé ni saint Augustin ni les exégètes tenants de l'interprétation littérale. Origène et d'autres, en fondant l'analyse des textes sur les quatre sens de l'Écriture et non pas seulement sur la lettre du texte, ont favorisé très tôt et très profondément cette approche. C'est pourquoi les fossiles n'ont pas entravé l'approche renouvelée du sens.

Nicole Lemaitre